

## DANS UN FAUTEUIL,

PAR M. ALPHONSE<sup>a</sup> DE MUSSET (1).

Le livre de M. de Musset s'ouvre par une préface remarquable. Il y plaide sa cause avec modestie et cependant avec fermeté. Il détaille très bien les raisons qui le poussent à écrire, et il en tire de solides arguments contre la critique envieuse qui désole aujourd'hui notre littérature. En un mot, M. de Musset est beaucoup plus sage qu'au temps où, exaspéré par les railleries de certains de ses juges, il s'oublia jusqu'à ne point séparer dans le châtiment les bons d'avec les méchants, ce qui est toujours un devoir, même pour la race colère des poètes.

5 Il est plus sévère aussi pour lui-même. Le reproche qu'il avait repoussé si dédaigneusement, de s'inspirer de la forme et de l'esprit des maîtres, il l'accepte aujourd'hui avec une douceur étrange et telle, que le voyant si modeste, on est tout prêt à lui remettre sur le front la couronne qu'il en tire. Ce qu'il a bâti, il le renverse de sa propre plume. Il oublie les éloges pour ne plus se rappeler que les censures. Quand un écrivain en arrive tout d'un coup à cette difficile franchise, ou il taille une plus large part à sa vanité sous le manteau de la modestie, ou il sent qu'il se condense quelque chose de grand dans sa tête, un avenir qui le dispensera désormais de revendiquer les douteux triomphes du passé.

15 Les deux volumes dont je vais parler sont remplis d'un drame en cinq actes et de plusieurs petites pièces. Par malheur, ils soulèvent une oiseuse question, à savoir qu'est-ce que des ouvrages dramatiques qui ne sont pas des ouvrages dramatiques ? Qu'est-ce que des comédies qui ne sont pas des comédies, puisqu'on ne peut les jouer, et qui sont cependant des comédies, puisqu'elles sont jetées dans le moule ordinaire de cette forme ?

20 Les pièces de M. de Musset ne peuvent se jouer pour deux raisons : d'abord à cause de l'irrégularité de leur structure, ensuite parce qu'elles développent des passions générales ou trop personnelles. La discussion justifiera, en le rendant plus clair, ce que nous venons d'énoncer.

La forme de ces drames, il suffit de les lire pour s'en apercevoir, est étrangère à la scène française. Je ne jugerai pas l'auteur, la poétique de Corneille et de Racine en mains ; mais je prendrai, s'il le veut bien, le nouveau code introduit par notre dernière révolution littéraire, et je ne doute pas que M. de Musset ne l'accepte, vu que jusqu'ici il n'a rien été promulgué de plus libéral parmi nous. J'appelle le nouveau code, les préceptes qui, sans avoir été positivement formulés et réunis en corps d'ouvrage, ressortent néanmoins avec évidence des récentes tentatives de nos auteurs au théâtre. Eh bien ! on ne voit nulle part qu'ils se soient jamais permis ces entrées et ces sorties sans cause et sans lien, ces déplacements continuels et ces milliers de scènes de vingt mots, trois caractères frappants des œuvres que M. de Musset présente aujourd'hui à notre critique. Beaumarchais, avant M. Victor Hugo, avait donné l'exemple d'une pièce en quatre actes. MM. Dinaux et Ducange ont pu partager les quatre actes en huit tableaux, ou plutôt des quatre actes en faire huit ; le public a consacré ces innovations. Désormais c'est chose acquise. Mais j'ai parlé de déplacements continuels ; et en effet de tous les vices des pièces de M. de Musset, celui-là est le pire. Il ne lui sera pas, je crois, facile de se justifier. Voici comme un écrivain, dont certainement il ne récusera pas la compétence en ces matières, M. de Vigny, s'exprime à ce sujet dans sa traduction d'*Othello* :

« C'était la première fois que sur la scène française se faisaient des changements à vue au milieu d'un acte de tragédie ; avec quelque perfection qu'ils aient été exécutés, j'ai regretté d'être forcé de les introduire. Quoique ce soit une liberté de plus apportée au théâtre : il est vrai de dire qu'ils refroidissent l'intérêt en ralentissant le mouvement de la scène. Je crois qu'il faut employer ce moyen avec ménagement et le conserver pour les rares occasions où il en résulte une beauté, comme celle de la mort de Juliette à Vérone et du calme de Roméo, qui, à Mantoue, se livre à des rêves de bonheur ! »

45 Je n'ignore pas que M. de Musset me répondra que M. de Vigny s'est bien gardé, dans *la Maréchale d'Ancre*, de pratiquer ce qu'il avait posé si formellement ; mais pour tous il n'en restera pas moins certain que l'observation de cette note est excellente et méritait de devenir une règle plus heureuse. Indépendamment des raisons qu'allègue l'écrivain, on doit ajouter encore que de cette diversité de lieux naît tôt ou tard une fâcheuse confusion dans l'esprit. On a beau s'appuyer sur Shakespeare et les Allemands, fait-on que cette mobilité soit convenable, que le ciel n'ait point

départi à chaque peuple un différent génie, et que notre goût national ait franchement adopté ces libres façons du drame étranger ? On nous accuse peut-être trop légèrement d'être capricieux, et nous sommes plus qu'on ne pense, rivés à toutes les vieilles habitudes avec lesquelles nous avons grandi.

55 Pour ma part, ce n'est point que j'approuve qu'on ferme la porte aux innovations. J'ai peur de la routine comme tout le monde. Mais je voudrais que tout mouvement ne fût pas aussi facilement doté du beau titre de progrès ; car tout mouvement n'est pas en avant. On peut marcher et reculer.

Tenir compte de la nature du pays est une règle essentielle pour quiconque entreprend de bâtir. On ne réussit bien qu'aux choses conformes à l'esprit de sa foule. Et de cette variété de sentiments

60 est justement produit ce que nous voyons partout de variété dans l'unité.

Lors même d'ailleurs que M. de Musset contesterait à ces paroles leur justesse, il ne niera point, j'imagine, qu'il ne faille au moins tenter ces progrès dans le seul champ où ils peuvent germer et nous être de quelque utilité. Je ne suppose pas qu'il prêche pour prêcher. Or donc, que fait-il dans la solitude d'un livre ? Comment ! il est poète dramatique, et chaque jour il entend crier par toute la

65 critique, que le théâtre est perdu, que nous n'avons plus de théâtre, que le sceptre de Corneille est à prendre ! que sais-je ? Il est poète dramatique, et il n'étend pas la main pour s'en saisir ! Il ne crie pas à son tour : Non, le théâtre n'est pas perdu ; tant que je vis, le théâtre peut vivre ! Il ne crie point cela ou autre chose ; et quand lui, jeune homme, il peut évoquer sa pensée en face de deux mille intelligences, la draper de soie et de pourpre, la conduire magnifiquement à tous les bruits les plus

70 magnifiques, au bruit de l'orchestre, au bruit des applaudissements, au bruit de la parole humaine ! quand il peut l'insinuer par tous les sens, quand il peut l'entourer de toutes les magies, quand il peut la faire tonner au milieu des lustres et d'un millier de flambeaux, lui, ce poète dramatique, il s'enferme dans l'étroite obscurité d'un in-8<sup>o</sup>, et il espère consommer des révolutions qui brisent l'inflexible attache d'un peuple à ses coutumes !

75 Non, cela n'est point naturel. Dieu qui donne la force donne la volonté. Aussi, avant de se soumettre à composer ses drames de livre, M. de Musset a essayé des drames de théâtre. *La Nuit vénitienne*, une des pièces qui font partie du recueil, fut jouée sur la scène de l'Odéon. Si je rappelle ici la chute du jeune poète, ce n'est point que j'oublie combien son talent a de charmes et quel diamant à mille éclairs était précisément cette légère comédie. Mais ce fait, par malheur, dit le mot

80 de toute l'énigme. Avec ce fait seul, on peut expliquer la nouvelle publication de M. de Musset.

Cet échec éprouvé il ne restait, à mon sens, qu'à opter entre deux partis : ou renoncer au théâtre, ou se représenter muni de meilleures armes. C'était le cas de prendre pour devise : vaincre ou mourir ! La représentation d'un ouvrage dramatique est un combat où le poète a pour auxiliaire son génie, et la multitude qui l'écoute pour ennemie ; ceci ne saurait se nier. L'admiration nous est

85 toujours pénible, à nous autres. Nous aimons mieux voir tomber que s'élever celui qui, en nous réunissant autour de sa fantaisie, proclame par cela seul qu'il se croit supérieur à nous. Assaut terrible, il est vrai, mais dont le plus fort est toujours sûr de revenir vainqueur ! Tempête qui se brise ou vous brise ; mais où fuir est se déclarer vaincu, et où a fui M. de Musset ! L'aigle a fait la tortue, car évidemment le chemin qu'il a suivi n'est pas le chemin logique. On s'essaie d'abord aux

90 drames de livres, puis on descend aux drames véritables, aux seuls drames qui soient des drames, aux drames de théâtres ; ainsi *Cromwell* et puis *Hernani*.

Or donc si, contre l'avis de plusieurs, M. de Musset est certain que les licences qu'il se permet dans la structure de ses pièces sont choses salutaires, ce n'est point dans un livre qu'il doit les exposer et les défendre. Tous les théâtres lui sont ouverts. Il n'en est pas un qui ne s'estimera très

95 heureux de donner asile aux charmantes et gracieuses filles de son imagination. Qu'il les conduise ces tristes enfants, marquées dans leur beauté d'un sceau si fatal, qu'il les conduise aux épreuves de la rampe ! Jusque-là nous ne pouvons que blâmer ; le succès d'un livre ne se certifie pas. Bien accueilli des uns, il est repoussé des autres. Ce que celui-ci adopte, celui-là le blâme. Une pièce de théâtre a besoin du baptême de la foule.

100 Quant aux scènes décousues, comment en serait-il autrement avec la bonne volonté décidée de l'auteur pour lui-même ? Quand le cadre le gêne, il brise le cadre. Il n'accepte du vêtement que ses grâces et son ampleur, et jamais ses difficultés. Sa pensée va sans façon. Sa pensée se révolte contre le moule d'acier des règles tragiques, où cependant le bronze en feu du superbe Corneille se soumettait bien à descendre ! Sa pensée élude ce qu'elle ne peut franchir. Elle est rusée au lieu

105 d'être habile, et parfois même, poussant l'insouciance jusqu'à dédaigner la ruse, elle avoue naïvement son impuissance et tourne la difficulté en chantant.

Les scènes de vingt mots et les perpétuels changements de lieu sont une conséquence forcée de

ce système commode. N'est-ce pas à peu de chose près, et dans un autre genre, le subterfuge bâtard de quelques écrivains de l'empire, qui, s'étant reconnus incapables de construire un vers, et curieux néanmoins d'être pris pour des poètes, inventèrent la prose dite poétique ? Ils avaient arraché les épines aux roses. Seulement avec les épines s'en était allé le parfum.

110

A présent, si nous venons au fond, j'ai fait observer que la seconde raison qui rendait M. de Musset impropre au genre dramatique, c'est qu'il développait des passions générales ou trop personnelles, et par conséquent exclusives.

115

Il est inutile que je répète ce que j'ai longuement établi dans un précédent article : *Du Théâtre et des Théâtres*. Cet article ne contient que notre opinion, bien entendu ; mais enfin au livre de M. de Musset nous n'avons pas la prétention d'adapter une autre mesure que la nôtre. Nous l'avons dit, nous ne savons nullement ce que c'est que l'homme, mais un certain homme formulé d'une certaine manière. Or, *Fantasio* est tout ce qu'il y a de plus général. L'auteur nous le représente sceptique et capricieux, mais abstraction faite des lieux, des mœurs et des idées; de telle sorte que ce

120

personnage vit et ne vit pas. L'auteur l'a placé à Mantoue, et, pour peu qu'on l'en eût prié, il l'eût transporté à Pékin. Le pays lui est très indifférent. Il n'indique même pas l'époque. Et qu'on juge à ces échantillons de quel poids sont à sa balance, religion, patrie, lois, préjugés, famille, conditions, enfin tout ce qui fait que Pierre n'est pas William, que Diégo n'est pas Isaac! M. de Musset compte

125

parmi ceux qui sont persuadés que « le cœur humain est partout le même, qu'il ne pousse pas d'autres cris en Chine qu'en Italie ou en France. Un père est un père, comme un fou est un fou, et ainsi de suite. Mais tel est l'empire de la vérité, que tout en fabriquant cet Italien universel, M. de Musset a fait un Parisien, et je dirai plus, un Parisien du *Café de Paris*. Je suis sûr qu'il ne me démentira pas ; d'ailleurs sa comédie est là. Et bien plus encore M. de Musset qui est homme de

130

talent, sans savoir peut-être à quel instinct artiste il obéissait, M. de Musset, dans cette généralité déjà moins vague, a choisi, choisi si bien, qu'il est enfin arrivé à se peindre lui-même. A travers les vapeurs, on aperçoit quelque chose d'individuel et de vrai qui torche et qui émeut. C'est ce qui a fait le succès de *Fantasio*, qu'il n'en doute pas.

Ainsi ses personnages ne sont jamais eux, ils sont lui. Voilà comme s'explique ce que je disais plus haut, que M. de Musset développait des passions générales ou personnelles. Ou il dessine dans le vide et laisse flotter les contours, ou il précise, et alors c'est sa forme qui apparaît qui saillit. La surface de toutes ses figures est inconsistante, le fond seul où il s'incarne résiste.

135

Mais de cette fureur de généralisation naît le mépris de l'histoire, comme de ces envahissements de l'analyse, la monotonie.

140

Et mieux, pour ces écrivains l'histoire n'existe pas; car qu'est-ce que l'histoire, sinon la constatation plus ou moins authentique de l'état physique et moral des individus dans tel pays et à telle époque ? Par exemple, M. de Musset fera mourir du poison André del Sarto, qui est mort de la peste ; témoin son drame. Se gênerait-il davantage s'il avait besoin que César pérît dans un bain, Cléopâtre d'un coup de poignard ou d'une fièvre ? Je ne sais, mais toujours est-il certain que s'il se

145

gênait, ce serait de sa part pure civilité. Rien ne l'y oblige, et il marche dans les plus agréables doctrines du monde, où prendre ses aises est la première loi.

Aussi lui devons-nous savoir un gré infini qu'il ait bien voulu consulter l'histoire de Florence avant d'écrire son drame de *Lorenzaccio*. Si sa peine eût été plus complète, certes notre plaisir eût été plus grand ; mais enfin la concession est de quelque importance. Les faits matériels ont été

150

presque respectés. L'auteur n'a point mis un Borgia à la place d'un Médicis ; les Français ne dominant pas, ce sont bien les Espagnols. Ses Médicis pourraient être plus vrais. Laurent est défigurés. On en peut écrire autant des faits moraux, l'importante, l'essentielle partie de l'histoire, l'âme de l'histoire. On oublie, en général, trop aisément que l'histoire est composée de faits et d'idées, et qu'il n'est pas moins ridicule de prêter à Henri IV une colonne de journal de la veille,

155

qu'il ne le serait de le coiffer d'une perruque à la Louis XIV. Dieu maintient une étroite et irréprochable harmonie entre les idées et les faits, comme entre les principes et les conséquences. Altérer l'idée est pis encore que d'altérer le fait. Je n'aime donc pas les républicains de M. de Musset ; ils sentent trop le 93 français. Il est une vérité dont il faut bien se pénétrer, si l'on ne veut s'égarer à chaque page de l'histoire, à savoir que la langue, qui est le signe de l'idée, a varié par

160

conséquent comme l'idée. Les mots ressemblent aux chiffres, qui, sans changer de configuration, changent de valeur selon leur position. Ainsi selon les temps, les mots ont eu divers sens.

Dans ce drame en cinq actes, ainsi que dans ses autres pièces, et généralement dans tout ce qu'il a écrit, M. de Musset se montre plus philosophe que poète, c'est-à-dire qu'il se renferme dans l'analyse incessante de ses propres sentiments. Il les partage, et prête tantôt les uns, tantôt les autres,

165 aux différents être de son imagination ; mais *c'est* toujours lui qu'il réfléchi. *Fantasio* est le miroir de sa gaieté, *Perdicán* de sa sentimentalité, *Lorenzaccio* de sa misanthropie.

Je n'entends pas dire cependant que ce procédé exclue la poésie. Byron a bien prouvé le contraire. Lara, Conrad, Childe-Harold, Don Juan, n'est-ce pas toujours Byron. Mais il est un autre genre de poésie plus pur et plus puissant, il faut le dire, puisqu'il rayonne au lieu de refléter, 170 puisqu'il crée au lieu d'analyser. Telle est la poésie de Shakespeare, par exemple Othello n'est pas Shakespeare, Macbeth non plus, Hamlet non plus, le roi Lear non plus. Lara, Conrad, Childe-Harold et Don Juan sont frères, tandis que rien n'est moins parent que Lear et Macbeth, qu'Hamlet et Othello. Ce que je dis de Shakespeare, on peut le dire de M. Victor Hugo. On ne trouve un trait de lui dans aucune de ses figures, et toutes ses figures ont cette opulente variété. Hernani diffère de 175 Triboulet, comme Triboulet de Didier, comme Didier de Gilbert, comme Gilbert de Gennaro, Poésie supérieure, je le répète ; poésie plus riche et plus féconde, poésie universelle, éminemment propre à toutes les affections, les intimes et les extérieures, les personnelles et les étrangères ; poésie née surtout pour le théâtre, où les teintes pour être senties ont besoin d'être tranchées, et où la pensée ne vit qu'à la condition de pierre ou de chair, pour ainsi parler.

180 Personne n'ignore quelle haine Byron portait à Shakespeare. Chose facile à expliquer ! Cette haine avait pour cause l'impossibilité où le noble lord s'était surpris de rien composer pour la scène. Il sentait qu'un drame dans les conditions voulues était une entreprise au-dessus de ses forces, et cet esprit malade qui avait trouvé le vide des choses humaines et n'avait pas les divines pour consoler ses amertumes, devenait furieux, sentant que jusqu'au génie, tout ici-bas était frappé 185 d'imperfection. Partout cette sombre pensée le poursuivit. En vain le monde retentissait de sa gloire; il avait trouvé un nouveau poème épique, et il disait que ce n'était rien, et il pensait au drame. En vain Dante lui souriait et lui tendait les bras, toujours il croyait entendre rire le fantôme du vieux William, toujours il essayait de la corde qui ne rendait pas de sons sur sa lyre.

Et qui n'en pouvait pas rendre ! car cet ordre de passions est exclusif. Les plus minces 190 intelligences pénètrent Shakespeare. Mais pour entendre Byron, un certain travail sur soi-même est nécessaire, que peu d'hommes ont fait et même sont capables de faire. Byron gronde et éclate sur de hautes montagnes inaccessibles aux pieds du vulgaire. Ceux qui gravissent jusque-là sont des comtes *Manfred*. Ils ont usé leur jeunesse dans la science et dans le plaisir. Cette étoffe légère, ils l'ont noircie à ces deux flammes si cruelles et si douces ! Ils ont voulu tout connaître et tout 195 pouvoir. Leurs yeux, pendant les longues nuits, ont interrogé vainement les paisibles étoiles qui ne répondent pas. Ils sont descendus dans les problèmes les plus sombres et les plus périlleux, ils ont jugé tout ce qu'ils auraient dû simplement craindre et adorer ; ils ont lutté avec le doute; et, faibles orgueilleux qu'ils sont, ils se sont pris aux progrès de leurs propres sophismes. Ils ont été les démons d'eux-mêmes. Leur œil émoussé à force de contemplations ne s'abaisse plus devant le bien 200 ni le mal. Bien et mal sont des ombres qu'ils insultent en passant, et s'il leur arrive encore d'applaudir, c'est au crime qu'ils applaudissent. La seule joie qui leur reste est de chanter la douleur qui les emporte !

Que voulez-vous que la foule comprenne à ces raffinements ? Cette poésie, espèce de vautour qui ronge un foie toujours renaissant, l'étonne d'abord et bientôt l'a fatiguée. Or la poésie n'est 205 dramatique que si elle est à la portée du peuple. Il n'était pas plus dans l'essence de Byron de composer des drames, qu'il n'est dans la nature des oiseaux d'enfanter des poissons. M. de Musset qui me paraît avoir en lui quelques germes des passions qui ont fait du noble lord un poète aussi distingué et aussi individuel, par cela seul, M. de Musset ne réussira jamais dans le genre dramatique, où toujours peut-être, ainsi que Byron, il voudra aller cueillir ses succès. Chose bizarre 210 que nous n'aimions que ce qui ne nous aime pas ! que nous ne cherchions que ce qui nous fuit !

Un des moindres défauts de l'analyse appliquée à ce scepticisme, disons le mot, est de répandre sur tous les personnages une singulière teinte de monotonie et de tristesse. En examinant l'ouvrage de M. de Musset, un critique nous assure que l'auteur enveloppe son monde d'un voile de beauté. Dussé-je paraître sévère, j'avouerai que si le voile est beau, c'est comme le linceul qui cache une 215 jeune fille. Quand on lit M. de Musset, le cœur saigne perpétuellement sous des griffes de fer. On éprouve je ne sais quelle pitié mêlée d'horreur, comme lorsque l'on entend des lèvres de quinze ans vomir des obscénités.

Tout en blâmant M. de Musset, on voit que je ne le rabaisse pas. J'ai soin de saluer son talent avant de me permettre de le réprimander. C'est qu'en effet, malgré toutes ces ombres, il luit quelque 220 chose au fond de ses œuvres. C'est une lumière triste, mais qui attire. C'est une voix qui souvent répète, mais qui a aussi ses émotions à elle, et qui, quand elle le veut, ébranle bien douloureusement



notre mauvaise nature. Autrefois on n'aurait pas compris un livre semblable venant d'un jeune homme. Il faut en vérité nos temps d'anarchie, de doutes et d'ambitions déçues, pour s'expliquer tant de sécheresse avec une verve si abondante, tant d'incrédulité à côté de tant de poésie et de  
225 bonne foi !

Ce penchant à tout souiller, parce que tout nous a manqué ou a paru nous manquer, on le respire particulièrement dans le *Lorenzaccio*. Les belles phrases y sont jetées avec amour, le style en est vif et toujours courant, les images radieuses y éclatent ça et là. Mais le thème philosophique pourrait être mieux choisi, ou demeurant tel, pourrait ne pas conclure à des vérités si désespérantes, si ce  
230 sont des vérités, ce qu'à Dieu ne plaise ! Le personnage principal de M. de Musset est un jeune homme qui étudiait ses livres dans la solitude et ne voulait du monde ni gloire ni honneurs. Voici qu'un jour il apprend qu'un sien cousin, du nom d'Alexandre de Médicis, avait été fait duc de Florence, sa patrie, par l'empereur Charles-Quint d'accord avec le pape Clément. Ce monstre opprimait cruellement le nouveau peuple jeté entre ses serres. Un seul cri s'élevait de la cité, et  
235 c'était un cri de malédiction. Laurent de Médicis abandonne ses livres et se présente à la cour. Le tyran était bien gardé. Pour le tuer plus sûrement, il renouvelle la ruse de Brutus ; mais au lieu de faire le fou, il fait le lâche et le débauché.

Il n'est personne de nous qui ne connaisse le *Fiesque* de Schiller. Même est la fable. Gênes est opprimée par les Doria, un parti considérable médite leur ruine. Mais le chef qu'ils ont choisi se plonge dans les fêtes et loin de songer à sauver sa patrie, il s'est déclaré l'ami et le compagnon des  
240 oppresseurs. Enfin il se dévoile.

Je ne veux point donner à entendre que M. de Musset s'est inspiré du drame allemand. En général on doit être sobre de ces accusations, et je n'adresserai point à l'auteur un reproche, que la coïncidence des sujets traités ne suffit peut-être pas pour justifier.

Notre intention est seulement de tirer quelques instructions de la comparaison des deux ouvrages. La première, c'est que Schiller qui n'est pas un poète de *l'école intime*, a créé dans le comte de *Fiesque* un véritable italien ; tandis que M. de Musset dominé par l'habitude de développer son individualité, et par conséquent de sonder les replis du cœur et de se livrer à la métaphasique et à l'analyse, a dessiné un caractère qui ne s'est pas vu et ne se verra jamais sous le  
250 ciel ardent de l'Italie. Les passions du Midi agissent et ne raisonnent pas. Elles ne se plaisent point à se nourrir de leur douleur et à en faire un abîme où elles plongent sans cesse, pour en rapporter sans cesse de nouveaux prétextes aux imprécations et à l'examen. Si elles souffrent, elles jettent un seul cri, triomphent ou meurent. Pour avoir mal employé son talent, M. de Musset est tombé dans une faute où Schiller, grâce à sa rêveuse nature allemande, eût été bien plus excusable de donner ; mais  
255 l'un marchait sur son terrain, et l'autre s'écartait de celui seul où il pourra tôt ou tard porter de dignes fruits.

Une seconde observation mettra également en évidence la différence des principes philosophiques des deux poètes. Il s'agit du dénouement de la tragi-comédie de leurs deux Brutus. *Fiesque* ne souille pas sa main du meurtre d'un parent, il renverse le trône des Doria, en plein jour,  
260 à la tête du peuple ; et son projet accompli, il repousse loin de lui le futile manteau, dont jusqu'à ce terme, sa prudence avait cru devoir s'envelopper. Dans M. de Musset, au contraire, il arrive une chose ridicule et atroce. Le pauvre Lorenzaccio tue lâchement son cousin de Médicis, et quand vient l'heure de dépouiller le vice qui cachait sa véritable figure, il se trouve que ce vice est inhérent à sa chair, et que l'un emporte l'autre par lambeaux ; il se trouve qu'en jouant avec la lâcheté,  
265 Lorenzaccio est devenu lâche ; avec la débauche, qu'il est devenu débauché ; avec le mépris de la famille et de la patrie, qu'il ne sent plus qu'indifférence pour les baisers de sa mère et haine pour l'honneur de sa ville. De telle sorte qu'il n'est plus, comme il le dit fort bien, qu'une « machine à meurtre, » un assassin vulgaire, un homme qui a borné tout son effort au moyen, et ne peut pousser son regard jusqu'à quelque but au-delà. Je ne prétends pas dissimuler qu'il n'y ait dans tout cela une  
270 certaine puissance de tristesse et de dédain. Mais c'est employer l'art comme les aspics. Il règne une désolation profonde dans tout ce drame, et son dénouement qui lui a été reproché à cause de son vague et de son apathique horreur, m'a paru beau en raison justement de ce jeune homme dont la tête est mise à prix, et qui n'a plus la force d'avoir peur, et qui s'en va, ses mains encore rouges de sang, chercher la mort qu'il n'a pas le courage de fuir. M. de Musset a rendu avec un réel talent  
275 l'affaissement subit d'un ressort qui a été tendu trop longtemps.

On ne blâmera pas la critique, je suppose, d'établir une aussi grande solidarité entre l'artiste et les ombres de son œuvre. Quand l'artiste crée, il y aurait injustice à le rendre responsable des maximes et des gestes. Mais quand il ne fait qu'analyser, chaque parole et chaque action acquiert une

importance dont il doit compte à la société. Voici pourquoi de mémoire d'homme nul n'a imputé à  
280 crime au sublime Shakespeare les perfidies d'Iago et les assassinats de Macbeth ou les terribles  
sentences de Richard III. Comme aussi tout le domaine de la pensée s'est justement et  
soudainement élevé contre les coupables chimères de lord Byron. Dans la voix tonnante du peuple  
il est toujours quelque vérité, altérée peut-être, mais à coup sûr digne d'être méditée. Aussi ce  
285 flétrie des femmes, et qu'on ne repoussa pas avec indignation les bruits calomnieux qui répandaient  
que pendant ses voyages il avait trempé ses mains dans le sang de plusieurs hommes. Pourquoi sir  
Walter Scott n'encourut-il jamais ces soupçons monstrueux ? Avait-il moins abusé, en écrivant, des  
femmes trahies et des meurtriers poétiques ?

M. Alfred de Musset est un des poètes les plus remarquables de notre époque. Nos censures  
290 n'ont été si fortes que parce que nous lui avons accordé plus d'importance. Il serait heureux qu'il  
rentrât dans les véritables voies de son talent, et que las de fouiller cette mort des sentiments et des  
idées, dans laquelle jusqu'ici il n'a découvert que le doute et le désespoir, il voulût enseigner à sa  
poésie la prière et la résignation, ces deux secondes robes d'innocence ! Il est un seul port où après  
les tempêtes du monde, le génie s'abrite et se relève, c'est Dieu. Les lèvres qui savent ce mot, en  
295 savent plus que les savants. Dieu est l'abîme qu'il faut à ces hautes et pâles intelligences qui ont  
essayé de toutes les immensités des hommes, et qui les ont trouvées toutes si petites ! Dieu seul ne  
ment pas. Parti de la religion, lorsqu'on a bien erré de passion en passion, comme de désert en  
désert, on revient toujours se heurter à la pierre d'une église. C'est par là que nous entrons dans le  
monde, c'est par là que nous en sortons. Alors seulement on comprend combien sublimes et vraies  
300 sont ces paroles du Christ : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! » Quand  
Michel-Ange Buonarroti eut atteint le comble de son art, l'ennui le prit. Au terme de l'humanité, il  
rencontra le néant et Dieu. Il choisit bien et mourut bien.

**Article de Louis De Maynard in *La Revue de Paris*,  
Nouvelle série, 1<sup>ère</sup> année, tome VI [septembre] 1834.  
(orthographe modernisée)**

a. Sic.

1. Seconde livraison.